

## MODES ET NOUVEAUTÉS

## A PROPOS DE DENTELLE

De tous les articles de nouveauté, la dentelle seule, comme le bon vin, acquiert du prix en vieillissant, nous parlons de la vraie dentelle faite à la main ; comme les bonnes années des grands crus, il y a des dentelles qui atteignent, pour les riches amateurs, une valeur inestimable. Et enfin, les riches dentelles et les grands vins viennent également du beau pays de France. Nous en trouvons l'aveu dans un article récent du correspondant parisien du *Dry Goods Economist* de Londres, dont le témoignage n'est pas suspect. Venise, Bruxelles, Malines, Houlton ont beau faire valoir leurs prétentions, c'est la France qui joue encore, comme elle l'a fait depuis des siècles, le premier violon de ce concert international.

Depuis qu'on la fait à la machine, la dentelle est devenue à la portée de toutes les bourses et il n'y a guère d'article qui se vende plus souvent et qui s'accommode plus, en son rôle de garniture, à tous les costumes, à toutes les modes, à tous les goûts.

Quelques données historiques sur la dentelle intéresseront par conséquent tous les marchands et les aideront dans les études qu'ils font — ou devraient faire — pour se rendre compte de la valeur de tout ce qu'ils vendent. Naturellement, nous ne pourrions, dans les limites étroites d'un article de journal, donner qu'un précis succinct de notre sujet : mais nous espérons qu'il suffira au moins comme introduction à des travaux plus étendus que nos lecteurs studieux devraient pouvoir trouver dans les bibliothèques publiques.

L'histoire de la dentelle remonte à la sortie des Juifs de l'Égypte, où ils avaient probablement appris l'art de faire la dentelle de ce peuple égyptien, qui reste pour nous le type de la civilisation primitive. De la Judée, la dentelle passa en Grèce, puis à Rome. Après les siècles de barbarie qui suivirent la chute de l'empire romain, nous la trouvons en honneur dans les villes maritimes du nord de l'Italie, à Venise et à Gênes, qui, à la fin du moyen âge produisaient le "point de Venise et le point de Gênes."

Il y a une légende qui raconte l'introduction à Venise de l'art de faire la dentelle. Un jeune marin de Venise, au seizième siècle, rapporta de ses voyages, à sa fiancée, une touffe de ce joli corail qu'on

appelle "dentelle de la sirène." La fiancée, charmée de la beauté de l'objet, entreprit de le reproduire avec du fil. Après bien des essais infructueux, elle réussit à produire une guipure délicate qui fit l'admiration de tous ceux qui la virent et dont la réputation fit bientôt le tour de l'Europe.

Trois têtes couronnées et non des moins célèbres, se firent les patrons de cet art : Elizabeth, la grande reine d'Angleterre ; Louis XIV, le grand roi de France ; et Napoléon 1er, le plus grand capitaine des temps modernes. Tous les trois, ils encouragèrent par des récompenses somptueuses, l'art de la dentelle et firent tout ce qu'il purent pour en populariser l'usage.

Tous les portraits que nous possédons de la reine Elizabeth nous la montrent couverte de dentelles ; et comme l'inventaire de sa garde-robe, à sa mort, constate qu'elle avait plus de 3,000 robes, on peut se faire une idée de la consommation de dentelle qu'elle faisait et que son exemple faisait faire aux dames de sa cour. Cependant, tout en encourageant l'usage de la dentelle parmi ses courtisans et les dames de la noblesse, qui ne pouvaient paraître à la cour, qu'avec les dentelles les plus dispendieuses, elle avait strictement défendu aux personnes de basse extraction de s'en parer. Ayant appris un jour que quelques jeunes apprentis se paraient d'un col de toile garni de dentelle, elle lança un édit portant que le premier rôturier pris à porter un tel article de luxe serait fouetté sur la place publique.

On pourrait écrire des volumes sur le rôle joué par la dentelle à la cour du grand Monarque, Louis XIV, à Versailles. Nous n'avons de place ici que pour un seul fait ; Colbert, le grand ministre du grand roi, après avoir essayé d'empêcher l'importation des dentelles en point de Venise et en point de Gênes, se résolut à prendre la dentelle sous la protection de l'état et fonda, en 1665, au château de Louray, près d'Amiens, l'institution qui créa le célèbre "point d'Alençon" connu maintenant à l'étranger plutôt sous le nom de "point de France."

On est surpris de voir le grand Napoléon trouver, entre ses campagnes et ses travaux politiques, le temps de s'occuper de cette bagatelle. La révolution, qui avait renversé tant de choses, avait détruit aussi le commerce de la dentelle ; pendant dix ans, la dentelle avait complètement disparu ; d'abord, parce qu'il n'y avait plus

ni commerce ni industrie ; ensuite parce que la mode était à la simplicité spartiate dans le vêtement. Avec le directoire cependant, le goût du luxe, si longtemps comprimé, reprit le dessus et le vainqueur du Nil, devenu l'un des trois directeurs, puis premier consul, encourageait l'épanouissement de ce goût nouveau, qui achevait de démoder ses plus dangereux adversaires, les vieux républicains. Lorsqu'il fut empereur, il ne manqua pas de faire tous ses efforts pour ressusciter cet art perdu ; il dota libéralement l'école de dentelle d'Alençon et encouragea celles de Bruxelles et de Chantilly. Il ne put cependant réussir à faire revivre Valenciennes. Lors de son mariage avec Marie Louise d'Autriche, il avait commandé pour un million de francs (\$200,000) de dentelles ; et il était toujours fier du goût et du talent des Français dans cet art délicat.

On ne se fait pas idée, de nos jours de ce qu'était cet art de la dentelière. Travaillant chez elle, la dentelière mettait souvent des années à faire une pièce de dentelle, et on en connaît qui ont occupé la vie entière d'une ouvrière. Aussi la possession de vieilles dentelles est-elle en Europe, une des marques auxquelles se reconnaissent les vieilles familles aristocratiques dont les richesses, envolées au souffle des révolutions ou dissipées par l'incurie de leurs derniers représentants, ne consistent plus guère qu'en vieilles dentelles jaunies, en vieux bijoux démodés et en vieille vaisselle plate ; toutes choses que les anciens rôturiers, devenus princes de la finance, achètent à des prix fabuleux pour donner comme un reflet d'antiquité à leur blason trop neuf.

## LE PRIX DU BLÉ

Le blé du pays vaut de 50 à 55c le minot, on peut acheter du blé de Manitoba, livré aux élévateurs de Montréal à 63c ou 64c le minot ; pour les besoins de l'argument, mettons le prix du blé en moyenne, à 60c, c'est-à-dire à 1c la livre ou \$20.00 la tonne.

Le blé moulu se décompose en farine et son ; la farine vaut en moyenne \$3.00 par 200 livres, c'est-à-dire 1½c la livre ou \$30.00 la tonne ; le son vaut \$15.00 la tonne ; si trois tonnes de blé donnent deux tonnes de farine et une tonne de son, le produit de la mouture d'une tonne de blé est de \$25.00, soit \$5.00 de profit brut pour le meunier.

Le boulanger, avec 100 livres de